

De Gävle à Wendake

Michel Vaïs

Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (2011). De Gävle à Wendake. *Jeu*, (141), 32–35.



MICHEL VAÏS DE GÄVLE À WENDAKE

Depuis plusieurs années, je consacre surtout ma chronique Abécédaire à traiter de missions effectuées à l'étranger. Mes derniers papiers ont porté sur des aventures théâtrales dans des contrées plutôt exotiques : Roumanie, Sibérie, Iran... Avec le renouveau à *Jeu*, nous avons décidé d'éliminer les noms de nos chroniques, mais pas les chroniques elles-mêmes. Je continuerai donc à profiter de cet espace de liberté. Cette fois-ci, je propose trois brefs moments forts que j'ai vécus depuis quelques mois, à l'étranger comme au pays.

Du couscous dansé...

D'abord, je ne suis pas demeuré sagement chez moi depuis mon séjour en Iran. J'ai eu la chance de prendre part, à la mi-mai, à la dixième Biennale du théâtre suédois à Gävle (prononcer « djèèèvrè »), soit à quelque 170 km au nord de Stockholm. Sorte de festival national, la Biennale est l'occasion de voir réunies les meilleures pièces présentées dans ce pays depuis deux ans. Elle se déroule chaque fois dans une ville différente. En avril 2005, j'avais assisté à la Biennale d'Umeå, ville située non loin du cercle polaire. Gävle est une ancienne ville papetière de 70 000 habitants à l'embouchure du fleuve Dalälven qui se jette dans la Baltique. Elle s'est aujourd'hui débarrassée de ses billots et de ses usines polluantes, comme l'est notre Trois-Rivières.

La Biennale invite depuis quelque temps des spectacles étrangers, histoire de les voir se mesurer aux productions nationales. Trois mois après mon retour au pays, deux spectacles me restent en mémoire, sur la dizaine de représentations auxquelles j'ai assisté. D'abord, un spectacle de danse conçu et interprété en solo par Radhouane El Meddeb, de la compagnie de SOL. Ce Tunisien d'origine installé en France a donné comme titre à sa « performance culinaire » : *Je danse et je vous en donne à bouffer*. Il s'agit tout simplement de la préparation d'un couscous par un danseur. Installé sur trois côtés, le public assiste à chaque étape aussi minutieuse qu'odorante, seuls les légumes et la viande ayant été lavés et coupés avant que ne commence la séance. Et à la fin, chaque spectateur pourra goûter à ce plat multinational d'Afrique du Nord, qui est servi à toutes les occasions : mariages, naissances, deuils, anniversaires...

El Meddeb n'a pas le physique d'un danseur. Rondelet, voire potelé, il exécute sans la moindre parole tous les mouvements nécessaires à la préparation : allumer les petits réchauds pour faire bouillir l'eau, y jeter soigneusement ou avec nonchalance des légumes (non sans en croquer des bouts au passage), faire revenir la viande avec l'ail et la saupoudrer des épices indispensables, ne pas oublier de faire chauffer la semoule sur le tamis, en recouvrant la marmite d'une serviette propre, etc. Il a



Je danse et je vous en donne à bouffer de Radhouane El Meddeb, présenté à la Biennale du théâtre suédois à Gävle. © Michel Vais.

l'œil à tout, accomplissant les gestes rituels avec assurance. Sous la musique qui envahit l'espace (des chants traditionnels en arabe, dont il mime parfois certaines paroles), il sautille, tourne sur lui-même, jette des fèves au cumin et des pois chiches grillés aux spectateurs en guise d'amuse-gueules, va jusqu'à faire semblant de les lancer à l'un pour les donner à un autre. Comme une bonne cuisinière, il goûte à la sauce avant de la corriger d'un soupçon de cannelle ou de coriandre, ou d'ajouter aux légumes un peu d'eau chauffée à part dans une bouilloire électrique.

Il contrôle lui-même sa musique au moyen d'un simple iPod posé sur un banc. Monte le volume, avance, arrête l'enregistrement au moment où sa danse doit s'ajuster à la cuisson. L'exercice est sensuel, quelque peu solennel, jouissif, souvent drôle. Par moments, le danseur s'arrête, un peu essoufflé. Il se repose en silence, assis sur son banc et observe, impassible, son œuvre culinaire qui diffuse un parfum de plus en plus invitant. Le spectacle dure, selon le programme, « entre 1 h 30 et 2 h 15, selon le temps de cuisson ». Pour conclure, il sert des assiettes de couscous et les dispose proprement sur une nappe au sol, avec des couverts, puis s'éclipse sans saluer. Au public de se régaler !

...à la gloire d'IKEA

Autre soirée mémorable à Gävle : la comédie musicale sur le roi de l'ameublement et fondateur de l'empire IKEA, intitulée *Ingvar ! En Musikalisk Möbelsaga* (Ingvar ! Un conte musical sur les meubles), par le Malmö Stadsteater. Dans l'immense salle Konserthuset, qui ressemble à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts à Montréal, ce spectacle musical et chanté créé à Malmö en 2010 raconte l'histoire extraordinaire du plus célèbre et controversé des citoyens suédois d'aujourd'hui. Dès l'enfance, le jeune Ingvar Kamprad, pétri de valeurs évangéliques et d'une morale d'acier, témoignait de son sens des affaires en vendant des babioles (allumettes, semences, stylos, cadres, bas nylon, nappes...) à ses camarades de classe et aux gens de son village, pour s'acheter sa première bicyclette. Puis, il a commencé à fabriquer des objets, dont des meubles. Un jour, une idée de génie le frappe : le meuble en prêt-à-monter, solide et bien fait, avec emballage plat. Depuis, son concept s'est répandu à travers le monde et, tel un messie, il diffuse sa religion dans ses temples bleu et jaune, offrant à chacun la vision irrésistible de la maison idéale. Contre vents et marées, malgré les avertissements unanimes de ses proches conseillers, il n'en fait qu'à sa tête. IKEA n'étant pas coté en Bourse, seul Ingvar décide de tout.

Si le texte de Klas Abrahamsson jette un regard admiratif sur le phénomène, il est aussi très critique du héros. On loue l'imagination et la ténacité du bon capitaliste qui a contribué à l'État providence, on souligne le fait qu'il exalte une image de la Suède – à défaut de parler culture et gastronomie – en exportant un style de vie, un savoir-faire et les couleurs nationales, en vendant des produits alimentaires ou en servant ses éternelles boulettes de viande et son poisson fumé aux quatre coins de la planète. Mais, toujours avec ironie ou humour noir, comme dans un cabaret politique, on critique aussi ses sympathies nazies – il s'est excusé pour cette erreur de jeunesse – et l'idéologie sous-jacente à certains de ses choix. On apprend que, vivant aujourd'hui en Suisse pour des raisons fiscales (il possède la onzième fortune mondiale), Ingvar est encore très actif, malgré ses 85 ans.

La comédie musicale de deux heures dix, qui s'appuie sur une musique folklorique, abonde en accessoires symboliques d'une civilisation, dans une amusante surenchère de kitsch et de mélancolie : ramure d'élan, bougies, robe paysanne. Autour du comédien interprétant Ingvar, huit acteurs et actrices jouent à un train d'enfer les gens qui ont marqué sa vie professionnelle : économistes, avocats, gens d'affaires, personnel de secrétariat, des ventes ou de la publicité. Le tout déborde de vitalité et de bonne humeur, et donne envie d'être suédois.

Une *Tempête* dans un cadre

C'est devenu une telle habitude que je ne me souviens pas qu'on l'ait souligné cette année : l'omniprésence de Robert Lepage sur les scènes québécoises a encore battu un record. En deux mois environ, le public de Montréal et de Québec a pu en effet voir pas moins de six productions portant sa griffe. En ajoutant les reprises aux créations, il y a eu : la version de neuf heures de *Lipsynch* au Carrefour, *le Rossignol et autres fables* au premier Festival d'opéra de Québec, *Totem* par le Cirque du Soleil, la diffusion sur écran du deuxième volet du *Ring* de Wagner par le Met, *le Moulin à images*, dans une version presque entièrement refaite en 2011, enfin, *la Tempête* de Shakespeare à Wendake, en banlieue de Québec, qui a pris l'affiche tout le mois de juillet.

Invité à présenter cette production en tournée au prochain Festival Shakespeare de Craiova (Roumanie) en avril 2012, Lepage a expliqué que le spectacle était inamovible. Il a été conçu pour l'espace que constitue l'amphithéâtre en plein air de la réserve indienne de Wendake, adossé à un boisé dont le metteur en scène tire le meilleur parti possible. Les éclairages animent un espace qui fourmille de créatures sauvages, rampantes ou suspendues, tandis que des haut-parleurs distillent une musique et des bruits naturels. Lepage a eu la main heureuse en faisant référence à la culture huronne-wendat pour évoquer la « colonisation » de l'île par le duc de Milan. Il rappelle dans le programme que « *wendake* » signifie justement « île » en langue huronne, et que la pièce avait été écrite au moment de la fondation de Québec. Utilisant la traduction toujours aussi forte de Michel Garneau, il a donc voulu montrer un télescopage entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Des projections dirigées vers le sol transformaient l'immense plateau circulaire tantôt en bord de mer tantôt en bateau. Si, visuellement, le pari était réussi, la direction d'acteurs n'a pas toujours été à la hauteur. En particulier, quelques jeunes recrutés pour leur talent d'acrobates ou de jongleurs se sont révélés de piètres comédiens. Je soulignerai cependant, parmi d'autres, l'excellente prestation de Marco Poulin en Caliban, fier autochtone, qui surpassait le Prospero plutôt faiblard et affairiste de Jean Guy. Heureusement, les beaux chants en innu de Kathia Rock, artiste de Maloténam qui jouait Ariel, ouvraient une fenêtre enchantée sur l'univers des premiers peuples.

Mais pour avoir déjà vu une vingtaine de mises en scène de *la Tempête*, le plus fascinant pour moi a été d'assister pour la première fois à une production de la pièce-testament de Shakespeare à la lumière de la lecture du livre de Lamberto Tassinari, *John Florio. The Man Who Was Shakespeare*, dont je traite ailleurs dans ce numéro. Cela change tout ! On y apprend que, selon Frances Yates, c'est John Florio (donc Shakespeare, selon Tassinari), qui a donné à notre fleuve le nom de « Saint-Laurent », qui a insisté auprès du roi d'Angleterre pour que l'on colonise l'Amérique du Nord et qui a traduit en anglais les deux



La Tempête de Shakespeare, mise en scène par Robert Lepage à Wendake à l'été 2011. SUR LA PHOTO (À L'AVANT-PLAN) : Jean Guy (Prospero).
© Renaud Philippe.

premiers voyages de Jacques Cartier en 1580¹. Une mise en scène est toujours une actualisation et une mise en contexte. Ainsi, Lepage note dans le programme plusieurs correspondances entre l'œuvre de Shakespeare et les Hurons. L'idée de jouer sur les bords de la rivière Saint-Charles lui est en effet venue d'une histoire étonnante qu'on lui a racontée. Le populaire acteur britannique Edmund Kean, obligé à cause de ses frasques de vedette de fuir son pays, a déjà fait du théâtre avec les Hurons ! Celui que l'on considérait comme le plus grand acteur du monde, spécialiste de Shakespeare, s'est installé à Québec en 1825, y a joué des monologues célèbres dans une écurie devenue aujourd'hui le théâtre du Conservatoire, y a été repéré par des chefs hurons qui, fortement impressionnés par son jeu chamanique proche de la transe, l'ont invité à se produire à la Jeune-Lorette, aujourd'hui nommée Wendake. Il y a été nommé grand chef honoraire sous le nom d'Alanienuidet², qui signifie « vent fort dans la rafale » et songeait même à renoncer à

retourner en Angleterre... À n'en pas douter, de telles correspondances colorent les choix d'un metteur en scène.

Pour en revenir à l'ouvrage de Tassinari, d'autres correspondances pourraient un jour orienter des choix de mise en scène dans des directions aussi étonnantes qu'éclairantes. Ainsi, s'il s'avère que Florio a bien écrit *la Tempête* sous le pseudonyme de Shake-Speare, l'essayiste nous invite à y voir un condensé de l'histoire de sa vie, où il revient sur les parties essentielles de son parcours et de sa carrière d'écrivain. L'île dont il est question est l'Angleterre, peuplée de barbares qu'il doit civiliser avec son art et sa culture, pour finalement se libérer de l'hybridité d'une double culture. Miranda ne serait pas la « fille » de Prospero mais lui-même plus jeune, et le dialogue entre les deux serait le soliloque d'un exilé. Pour la première fois, l'auteur s'adresserait directement au public par l'entremise d'un personnage, Prospero, et Caliban serait l'identité anthropologique de Florio, soit l'étranger vu par des indigènes, le « monstre », l'ethnique, le degré zéro de Florio. Nul doute que si Lepage met la main sur ce livre, il voudra monter *la Tempête* une quatrième fois ! ■

1. Lamberto Tassinari, *John Florio. The Man Who Was Shakespeare*, Montréal, Giano Books, 2009, p. 44.

2. Lepage a monté la pièce éponyme, dans une dramaturgie de Marianne Ackerman, au Studio du Centre national des Arts, en 1991-1992.